

pour le cacher. Le ciel se déclare en sa faveur, et à peine peut-il trouver un asile dans toute la terre. On lui prédit tout ensemble, et des grandeurs extraordinaires et des humiliations terribles. Que peut faire une âme religieuse dans un si grand mélange de choses si sagement rassemblées, sinon de se laisser jeter insensiblement avec Joseph et Marie dans cette sainte admiration que je lis dans mon Évangile? *Erant pater ejus et mater mirantes* : « Son père et sa mère étaient étonnés. » Je ne puis vous dire, mes sœurs, combien de grâces étaient renfermées dans cet étonnement sacré; un recueillement très-profond, une secrète attention à ce qui se passe, une attente respectueuse de je ne sais quoi de grand et de relevé qui se prépare, une dépendance absolue des desseins cachés de Dieu, un abandon aveugle à sa grande et occulte providence. Voilà les saintes dispositions, ou plutôt voilà les grandes vertus qui sont renfermées dans cette admiration de la sainte Vierge : *Erant mirantes* : et j'espère que nous entrerons dans ces mêmes sentiments par son entremise, que nous lui allons demander avec les paroles de l'ange. *Ave*.

« Qui est celui, dit le Sage, qui a mesuré les hauteurs du ciel et les profondeurs de l'abîme ? » c'est-à-dire : Qui est celui qui a pu comprendre, et les grandeurs infinies d'un Dieu considéré en lui-même, et les profondes bassesses d'un Dieu anéanti pour l'amour de nous? L'un et l'autre secret est impénétrable à la créature; et comme elle s'y perd en les contemplant, il ne lui reste qu'à les adorer avec un étonnement religieux. Aussi voyons-nous dans les saintes lettres, que les anges, qui voient face à face la gloire et la majesté d'un Dieu régnant, sont contraints de baisser la vue et de se cacher devant lui comme étonnés de sa grandeur; et les hommes qui sont appliqués par un ordre particulier à contempler les profondeurs d'un Dieu abaissé, ne pouvant trouver le fond d'un si grand abîme, sont jetés dans un pareil étonnement, ainsi que nous le lisons dans notre Évangile. *Erant pater ejus et mater mirantes* : « Son père et sa mère étaient étonnés. »

J'ai déjà remarqué, mes sœurs, que cet étonnement religieux est le véritable sentiment de l'âme par lequel nous devons honorer les profondes et inconcevables conduites de Dieu dans l'enfance de son Fils : et pour entrer comme nous devons dans cette sainte disposition, considérons attentivement toutes les circonstances particulières de l'histoire de ce Dieu enfant. Ainsi mon

<sup>1</sup> Eccl. 1, 2.

dessein n'est pas aujourd'hui de vous parler simplement de la naissance de notre Sauveur, mais de vous représenter comme en raccourci tous les mystères de sa sainte enfance, auxquels ce temps est consacré, avec leurs secrets rapports à l'œuvre de la rédemption de notre nature; afin que contemplant d'une même vue, autant que le Saint-Esprit nous l'a révélé, tout l'ordre et l'enchaînement des desseins de Dieu sur cet enfant, nous nous perdions dans l'admiration de ses conseils et de sa sagesse : *Erant mirantes*. Voilà, mes très-chères sœurs, le dessein que je me propose : mais de peur que nos esprits ne s'égarerent, je réduirai à trois points cette pieuse méditation de l'enfance du Sauveur des âmes. Cet enfant a été découvert au monde; il a été caché au monde; il a été persécuté par le monde. Il a été découvert; et les pasteurs, et les Mages, et le vénérable vieillard Siméon, et Anne, cette sainte veuve, en sont des témoins fidèles. Ensuite il a été caché; et sa fuite précipitée en Égypte, et la retraite obscure de Nazareth en sont une preuve suffisante. Il a été persécuté; et la cruelle jalousie d'Hérode, et le meurtre des saints Innocents le font bien connaître. Tels sont les trois sujets d'admiration que j'ai à vous proposer en Jésus enfant. Les voies nouvelles et imprévues par lesquelles Dieu le manifeste, les ténèbres profondes et impénétrables dans lesquelles Dieu le retire et le cache; les persécutions inopinées par lesquelles Dieu l'exerce; et par lui sa sainte famille : ce sont les trois vérités que je veux considérer avec vous, mes sœurs, afin que nous apprenions tous ensemble, et à recevoir ses lumières quand il se découvre, et à révéler ses ténèbres quand il se cache, et à nous unir à ses souffrances. Il se cache, aimons son obscurité; il se montre, suivons ses lumières; il souffre, unissons-nous à ses peines.

Jésus ne doit pas dégénérer de sa haute et admirable bassesse. S'il [y a] de la honte [de ce] qu'il se cache, [il y en a] bien plus de ce qu'il se découvre; [c'est pour se manifester à] de pauvres bergers : c'est à eux auxquels il envoie ses anges. Mon Sauveur, cachez-vous plutôt. Orgueil humain; on veut se faire connaître des grands, et on aime mieux la retraite et l'obscurité tout entière [que de n'être connu que des petits]. Mais mon Sauveur veut porter toute cette honte, et celle d'être caché, et celle d'être découvert seulement aux pauvres et aux méprisables du monde. Il ne faut pas s'étonner si celui qui est innocent s'attache premièrement où il trouve le moins de corruption, et où la nature est moins gâtée [et tel est l'état des pauvres]. Leur condition met plus à couvert des égarements de la présomption, des folies et des extravagances de la

vanité : il n'y trouve pas ce faste affecté, cet air superbe et dédaigneux; mais s'il reste quelque trace de la justice et de l'innocence, c'est là ce qu'il cherche, [c'est parmi eux qu'elle se conserve]. N'importe qu'ils soient occupés à garder les bêtes : il y a plus d'innocence dans ces emplois bas, que dans ceux que le monde admire; plus de dépravation dans les affaires humaines, plus de malignité à conduire et à gouverner les hommes. Les animaux marchent d'une voie droite, les hommes se sont dévoyés. [On entrevoit] je ne sais quoi de plus innocent dans les créatures qui sont demeurées dans la pureté de leur être, sans avoir en rien altéré l'ouvrage du Créateur. Ce sont des esprits grossiers, mais ils ne se dissipent pas dans de vaines subtilités; mais ils ne s'égarerent pas dans des présomptions extravagantes. Mais Dieu ne cherche pas dans l'esprit des hommes, la vivacité, la pénétration, la subtilité; mais la seule docilité et humilité pour se laisser enseigner de lui. Qu'il ne soit pas capable d'entendre, c'est assez qu'il le soit de croire. Rien n'est plus insupportable au cœur de Dieu, que des hommes qui s'imaginent, ou pénétrer ses mystères par leur subtilité, ou mesurer ses grandeurs par leurs pensées, ou attirer ses bienfaits par leurs seuls mérites, ou avancer ses ouvrages par leur industrie, ou lui être nécessaires par leur puissance. C'est pourquoi « Dieu a choisi peu de sages se-  
« lon la chair, peu de puissants et peu de nobles : » *Non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles*<sup>1</sup>. Il en vient néanmoins de ces sages, les Mages; mais après l'étoile, mais toujours prêts à retourner par une autre voie : de ces riches et de ces puissants; l'opinion publique les a couronnés. Trois conditions : offrir son or à Jésus, ses richesses à ses membres : son encens, lui rendre hommage de sa grandeur : sa myrrhe, lui présenter au milieu des pompes du monde le souvenir de sa mort, la mémoire de sa sépulture : grand et agréable sacrifice de la main des grands!

Que nous sacrifions volontiers à Dieu des plaisirs médiocres! que nous mettons volontiers au pied de la croix des contradictions légères et des injures de néant! que nous sommes patients et humbles, lorsqu'il ne faut que donner à Dieu des choses qui ne coûtent rien à la nature! Choisissez-moi toute autre croix : je veux bien souffrir; mais non pas cela : mais toujours celle qui arrive, c'est celle que nous refusons. Nous voulons bien des croix, pourvu qu'elles ne soient pas croix, des peines qui ne soient pas peines, et des contradictions, pourvu que notre humeur n'en soit pas

<sup>1</sup> I. Cor. 1 26.

choquée. N'est-ce pas au médecin à nous mêler la médecine, à mesurer la dose?

## PREMIER SERMON

POUR LA FÊTE

### DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE-SEIGNEUR,

PRÊCHÉ A METZ.

Royauté de Jésus-Christ : en quoi elle consiste : comment il l'a acquise : de quelle manière il l'exerce : infidélité et ingratitude de ses sujets. Excellence de son sacerdoce.

Vocabis nomen ejus Jesum, ipse enim salvum faciet populum.

Vous appellerez son nom Jésus; car c'est lui qui sauvera le peuple. Matth. 1, 21.

Aujourd'hui le Dieu d'Israël, qui est venu visiter son peuple, revêtu d'une chair humaine, fait sa première entrée en son temple : aujourd'hui le grand prêtre du Nouveau Testament, le souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédech, se met entre les mains des pontifes successeurs d'Aaron, qui portait la figure de son sacerdoce : aujourd'hui le Dieu de Moïse se soumet volontairement à toute la loi de Moïse : aujourd'hui l'Ineffable, dont le nom est incompréhensible, daigne recevoir un nom humain, qui lui est donné par la bouche des hommes, mais par l'instigation de l'esprit de Dieu. Que dirai-je? où me tournerai-je, environné de tant de mystères? parlerai-je de la circoncision du Sauveur, ou bien de l'imposition du nom de Jésus; de cet aimable nom, les délices du ciel et de la terre, notre unique consolation durant le pèlerinage de cette vie? Et la solennité de cette église, et je ne sais quel mouvement de mon cœur m'incite à parler du nom de Jésus, et à vous en faire voir l'excellence, autant qu'il plaira à Dieu de me l'inspirer par sa grâce.

Jésus, c'est-à-dire, Sauveur, ô nom de douceur et de charité! « Mon âme, bénissez le Seigneur, « et que tout ce qui est en moi-même rende les « louanges à son saint nom : » *Benedic, anima mea, Domino*<sup>1</sup>. Parlons du nom de Jésus, découvrons-en le mystère, faisons voir l'excellence de la qualité de Sauveur, et combien il est glorieux à notre grand Dieu et Rédempteur Jésus-Christ, d'avoir exercé sur nous une si grande miséricorde, et de nous avoir sauvés par son sang. Que tout ce temple retentisse du nom et des louanges du Sauveur Jésus. Ah! si nous avions les yeux assez

<sup>1</sup> Ps. cii, 1.

purs, nous verrions toute cette église remplie d'anges de toutes parts pour y honorer la présence du Fils de Dieu ; nous les verrions s'abaisser profondément au nom de Jésus, toutes les fois que nous le prononcerons dans la suite de ce discours. Abaissons-nous aussi en esprit ; et adorant en nos cœurs notre aimable Sauveur Jésus, prions aussi la sainte Vierge, sa mère, de nous le rendre propice par ses pieuses intercessions. *Ave, etc.*

Comme nous avons quelques inclinations qui nous sont communes avec les animaux, et qui ressentent tout à fait la bassesse de cette demeure terrestre dans laquelle nous sommes captifs ; aussi certes en avons-nous d'autres d'une nature plus relevée, par lesquelles nous touchons de bien près aux intelligences célestes qui sont devant le trône de Dieu, chantant nuit et jour ses louanges. Les bienheureux esprits ont deux merveilleux mouvements : car ils n'ont pas plutôt jeté les premiers regards sur eux-mêmes, que, reconnaissant aussitôt que leurs lumières sont découlées d'une autre lumière infinie, ils retournent à leur principe d'une promptitude incroyable, et cherchent leur perfection où ils trouvent leur origine. C'est le premier de leurs mouvements. Puis chaque ange considérant que Dieu lui donne des compagnons, qui dans une même vie et dans une même immortalité conspirent au même dessein de louer leur commun Seigneur, il se sent pressé d'un certain désir d'entrer en société avec eux. Tous sont touchés les uns pour les autres d'une puissante inclination ; et c'est cette inclination qui met l'ordre dans leurs hiérarchies, et établit entre leurs légions une sainte et éternelle alliance.

Or, encore qu'il soit vrai que notre âme, éloignée de son air natal, contrainte et presque accablée par la pesanteur de ce corps mortel, ne fasse paraître qu'à demi cette noble et immortelle vigueur dont elle devrait être toujours agitée : si est-ce néanmoins que nous sommes d'une race divine ; ainsi que l'apôtre saint Paul l'a prêché avec une merveilleuse énergie en plein conseil de l'Aréopage : *Ipsius enim et genus sumus*<sup>1</sup>. Il a plu à notre grand Dieu, qui nous a formés à sa ressemblance, de laisser tomber sur nos âmes une étincelle de ce feu céleste qui brille dans les esprits angéliques ; et si peu que nous puissions faire de réflexion sur nous-mêmes, nous y remarquerons aisément ces deux belles inclinations que nous admirions tout à l'heure dans la nature des anges.

En effet, ne voyons-nous pas que sitôt que nous sommes parvenus à l'usage de la raison, je ne sais quelle inspiration, dont nous ne connaissons

<sup>1</sup> Act. xvii, 28.

pas l'origine, nous apprend à réclamer Dieu dans toutes les nécessités de la vie ? Dans toutes nos afflictions, dans tous nos besoins, un secret instinct élève nos yeux au ciel, comme si nous sentions en nous-mêmes que c'est là que réside l'arbitre des choses humaines. Et ce sentiment se remarque dans tous les peuples du monde, dans lesquels il est resté quelques traces d'humanité, à cause qu'il n'est pas tant étudié qu'il est naturel, et qu'il naît en nos âmes, non tant par doctrine que par instinct. C'est une adoration que les païens mêmes rendent, sans y penser, au vrai Dieu ; c'est le christianisme de la nature, ou, comme l'appelle Tertullien, « le témoignage de l'âme naturellement chrétienne : » *testimonium animæ naturaliter christianæ*<sup>1</sup>. Voilà déjà le premier mouvement que notre nature a de commun avec la nature angélique.

D'ailleurs il paraît manifestement que le plaisir de l'homme, c'est l'homme. De là cette douceur sensible que nous trouvons dans une honnête conversation. De là cette familière communication des esprits par le commerce de la parole. De là la correspondance des lettres ; de là, pour passer plus avant, les États et les républiques. Telles sont les deux premières inclinations de tout ce qui est capable d'entendre et de raisonner. L'une nous élève à Dieu, l'autre nous lie d'amitié avec nos semblables. De l'une est née la religion, et de l'autre la société. Mais d'autant que les choses humaines vont naturellement au désordre, si elles ne sont retenues par la discipline, il a été nécessaire d'établir une forme de gouvernement dans les choses saintes et dans les profanes ; sans quoi la religion tomberait bientôt en ruine, et la société dégènerait en confusion. Et c'est ce qui a introduit dans le monde les deux seules autorités légitimes, celle des princes et des magistrats, celle des prêtres et des pontifes. De là la puissance royale, de là l'ordre sacerdotal.

Ce n'est pas ici le lieu de vous expliquer, ni laquelle de ces deux puissances a l'avantage sur l'autre, ni comme elles se prêtent entre elles une mutuelle assistance. Seulement je vous prie de considérer qu'étant dérivées l'une et l'autre des deux inclinations qui ont pris dans le cœur de l'homme de plus profondes racines, elles ont acquis justement une grande vénération parmi tous les peuples, elle sont toutes deux sacrées et inviolables. C'est pourquoi les empereurs romains, les maîtres de la terre et des mers, ont cru qu'ils apporteraient un grand accroissement à leur dignité, s'ils ajoutaient la qualité de souverain pontife à ces noms magnifiques d'Auguste, de César, de triomphateur ; ne doutant pas que les peuples

<sup>1</sup> Apolog. n° 17.

ne se soumissent plus volontiers à leurs ordonnances, quand ils considéreraient les princes comme ministres des choses sacrées. Sur quoi, quand je regarde ce titre de religion attaché à ces noms odieux de Néron, de Caligula, ces monstres du genre humain, l'horreur et l'exécration de tous les siècles, je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, que les dieux de pierre et de bronze, les dieux adultères et parricides que l'aveugle antiquité adorait, étaient dignes certainement d'être servis par de tels pontifes.

Élevez-vous donc, ô Roi du vrai peuple, ô Pontife du vrai Dieu. La royauté de ces empereurs n'était autre chose qu'une tyrannie, et leur sacerdoce profane un continuel sacrilège. Venez exercer votre royauté par la profusion de vos grâces, et votre sacerdoce par l'expiation de nos crimes. Je pense que vous entendez bien que c'est du Sauveur que je parle. C'est lui, c'est lui seul, chrétiens, c'est lui qui étant le vrai Christ, c'est-à-dire, l'oïnt du Seigneur, *unctus*, assemble en sa personne la royauté et le sacerdoce par l'excellence de son onction, qui enferme l'une et l'autre puissance. Et c'est pour cette raison que l'admirable Melchisédech est tout ensemble et roi et pontife ; mais « roi de justice et de paix, » *rex justitiæ, rex pacis*<sup>1</sup>, comme l'interprète l'Apôtre dans la divine épître aux Hébreux ; mais le « pontife du Dieu très-haut, » *sacerdos Dei excelsi*<sup>2</sup>, comme porte le texte de la Genèse. Et d'où vient cela, chrétiens ? n'était-ce pas pour représenter celui qui, dans la plénitude des temps, devait être le vrai roi de paix et le grand sacrificateur du Dieu tout-puissant, c'est-à-dire, le Sauveur Jésus, dont Melchisédech était la figure ?

C'est de ce glorieux assemblage de la royauté et du sacerdoce en la personne du Fils de Dieu, que j'espère vous entretenir aujourd'hui. Car ayant considéré attentivement la signification du nom de Jésus que l'on donne en ce jour à mon maître, je trouve dans ce nom auguste sa royauté et son sacerdoce : Jésus, c'est-à-dire, Sauveur ; et je dis que le Fils de Dieu est roi, parce qu'il est Sauveur ; je dis qu'il est pontife, parce qu'il est Sauveur. Je vois déjà, ce me semble, que ces deux vérités excellentes m'ouvrent une belle carrière. Mais je médite quelque chose de plus. Il est le roi Sauveur, il est le pontife Sauveur. Comment est-il Sauveur ? par son sang. C'est pourquoi en cette bienheureuse journée, où il reçoit le nom de Jésus et la qualité de Sauveur, il commence à répandre son sang par sa mystérieuse circoncision, pour témoigner que c'est par son sang qu'il est le Sauveur de nos âmes.

<sup>1</sup> Hebr. vii, 2.  
<sup>2</sup> Ibid. xiv, 18.

O belles et adorables vérités ! pourrai-je bien aujourd'hui vous faire entendre à ce peuple ?

Vous qui vous êtes scandalisés autrefois de voir couler le sang de mon maître, vous qui avez cru que sa mort violente était une marque de son impuissance, ah ! que vous entendez peu ses mystères ? La croix de mon roi, c'est son trône ; la croix de mon pontife, c'est son autel. Cette chair déchirée, c'est la force et la vertu de mon roi ; cette même chair déchirée, c'est la victime de mon pontife. Le sang de mon roi, c'est sa pourpre ; le sang de mon pontife, c'est sa consécration. Mon roi est installé, mon pontife est consacré par son sang ; et c'est par ce moyen qu'il est le véritable Jésus, l'unique Sauveur des hommes. O roi et Sauveur, et souverain pasteur de nos âmes, versez une goutte de ce sang précieux sur mon cœur, afin de l'embraser de vos flammes ; une goutte sur mes lèvres, afin qu'elles soient pures et saintes, ces lèvres qui doivent aujourd'hui prononcer si souvent votre nom adorable : ainsi soit-il, mes frères. Je commence à parler de la royauté de mon maître : disons avec courage, écoutons avec attention. Il s'agit de glorifier Jésus qui est lui-même toute notre gloire : ô Dieu, soyez avec nous.

Je dis donc, avant toutes choses, que, selon les prophéties anciennes, le Messie attendu par les juifs, reconnu et adoré par les chrétiens, devait venir au monde avec une puissance royale. C'est pourquoi l'ange, annonçant sa venue à la sainte Vierge sa mère, parle de lui en ces termes : « Dieu lui donnera, dit-il, le trône de David son Père, et il régnera éternellement dans la maison de Jacob. » Et c'est la même chose qu'avait prédite l'évangéliste de la loi, je veux dire le prophète Isaïe, lorsqu'il dit de Notre-Seigneur, qu'il s'assoira sur le trône de David, afin de l'affermir en justice et en vérité, jusques aux siècles des siècles : *Super solium David, et super regnum ejus, sedebit, ut confirmet illud et corroboret in judicio et justitia, a modo et usque in sempiternum*<sup>1</sup>. Ce que je suis bien aise de vous faire considérer, afin que vous voyiez en ces deux passages la conformité de l'ancienne et de la nouvelle alliance. Car il serait impossible de vous rapporter en ce lieu tous les textes des Écritures qui promettent la royauté au Sauveur.

Et c'est en quoi les Juifs se sont malheureusement abusés, parce qu'étant possédés en leur âme d'une aveugle admiration de la royauté et des prospérités temporelles, ils donnaient à leur Messie de belles et triomphantes armées, de grands et de superbes palais, une cour plus leste et plus

<sup>1</sup> Is. ix, 7.

polie, une maison plus riche et mieux ordonnée que celle de leur Salomon, et enfin tout ce pompeux appareil dont la majesté royale est environnée. Aussi quand ils virent le Sauveur Jésus, qui, dans une si basse fortune, prenait la qualité de Messie, je ne saurais vous dire combien ils en furent surpris. Cent fois il leur avait dit qu'il était le Christ; cent fois il l'avait attesté par des miracles irréprochables, et ils ne cessent de l'importuner: Mais, enfin, dites-nous donc qui vous êtes; «jusques à quand nous laisserez-vous en «suspens? Si vous êtes le Christ, dites-le-nous «franchement, » et nous en donnez quelque signe: *Quousque animam nostram tollis; si tu es Christus, dic nobis palam*<sup>1</sup>. Ils eussent bien voulu qu'il leur eût dit autre chose. Ils lui eussent volontiers accordé tout l'honneur qui était dû aux plus grands prophètes; mais ils eussent été bien aises de lui persuader, ou bien de se faire roi ou bien de se déporter volontairement de la qualité de Messie. Et nous lisons en saint Jean, qu'après cette miraculeuse multiplication des cinq pains, quelques peuples étant convaincus qu'un miracle si extraordinaire ne pouvait être fait que par le Messie, s'assemblèrent entre eux, et conspirèrent de le faire roi<sup>2</sup>. Et ils eussent exécuté leur dessein, s'il ne se fût échappé de leur vue.

Étrange illusion des hommes, parmi lesquels ordinairement toutes sortes d'opinions sont reçues, excepté la bonne et la véritable! Les uns disaient que Jésus était un séducteur; les autres, ne pouvant nier qu'il n'y eût en sa personne quelque chose de surnaturel, se partageaient entre eux en mille sentiments ridicules. «Quelques-uns assuraient que c'était Élie; d'autres «aimaient mieux croire que c'était Jean-Baptiste «ou bien quelqu'un des prophètes ressuscité:» *Alii Eliam, alii Joannem Baptistam, aut unum ex prophetis*<sup>3</sup>. Et à quelles extravagances ne se laissaient-ils point emporter, plutôt que d'avouer qu'il fût le Messie! D'où vient cette obstination, chrétiens? c'est qu'ils avaient l'imagination remplie de cette magnificence royale et de cette majesté composée, de laquelle ils avaient fait leur idole. Et cette fausse créance avait telle vogue parmi les Juifs, que ce vieux et infortuné politique, qui avait toujours son âme troublée d'un furieux désir de régner, qui ne craignait pas moins, qui n'épargnait pas plus ses enfants que ses ennemis, c'est Hérode dont je veux parler, conçu de la jalousie de cette royauté prétendue. De là ce cruel massacre des Innocents, duquel nous célébrions la mémoire ces jours passés.

<sup>1</sup> Joan. x, 24.

<sup>2</sup> Ibid. vi, 15.

<sup>3</sup> Matth. xvi, 14.

Je ne sais si je me trompe, fidèles, mais il me semble que ces observations sur l'histoire de Notre-Seigneur ne doivent pas vous déplaire. Ainsi je ne craindrai pas d'en ajouter encore une, qui vous fera voir manifestement combien cette opinion de la royauté du Sauveur était enracinée dans l'esprit des peuples. C'est que les apôtres mêmes, eux que le Fils de Dieu honorait de sa plus intime confiance, bien qu'en particulier et en public il ne leur promît que tourments et ignominie en ce monde, ils n'avaient pu encore se dépandre de ce premier sentiment, dont on avait préoccupé leur enfance. «Eh! maître, lui disaient-ils, quand est-ce qu'arrivera votre règne! sera-ce «bientôt que vous rétablirez le royaume abattu «d'Israël?» Ils ne pouvaient goûter ce qu'il leur prédisait de sa mort. Comme ils voyaient son crédit s'augmenter, ils croyaient qu'à la fin il viendrait à bout de l'envie, et qu'il attirerait tout à lui par sa vertu et par ses miracles. Ils se flattaient l'esprit de mille espérances grossières. Déjà ils commençaient à se débattre entre eux de l'honneur de la préséance. Et ne fut-ce pas une belle proposition que les deux frères inconsidérés firent faire à Notre-Seigneur par leur mère trop crédule et trop simple? Ils s'imaginaient déjà le Sauveur dans un trône éclatant de pierreries, au milieu d'une grosse cour. Et, Seigneur, lui disent-ils, quand vous commencerez votre règne, nous serions bien aises que l'un de nous fût assis à votre droite et l'autre à la gauche<sup>1</sup>. Tant ils abusaient de la patience et de la faveur de leur maître, repaissant leur âme d'une vaine et puérile ostentation! Si bien que Notre-Seigneur ayant pitié de leur ignorance, commence à les désabuser par ces mémorables paroles: O disciples trop grossiers, qui vous imaginez dans ma royauté un faste et une pompe mondaine, «vous ne savez ce que «vous me demandez:» la chose n'ira pas de la sorte: *Nescitis quid petatis*<sup>2</sup>. «Pourrez-vous «bien boire le calice que je boirai?» ce calice c'est sa passion dont il leur a parlé tant de fois sans qu'ils aient voulu le comprendre. Puis après quelques avis excellents, voici comme il conclut son discours: «Sachez, dit-il, que le Fils de «l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais «afin de servir lui-même et afin de donner sa vie «pour la rédemption de plusieurs<sup>3</sup>.»

Ah! disciples encore ignorants, et vous mères malavisées, ce n'est pas là ce que vous prétendiez: vous demandiez de vaines grandeurs, on ne vous parle que de bassesse. Mais mon Sauveur l'a fait

<sup>1</sup> Act. i, 6.

<sup>2</sup> Matth. xx, 21.

<sup>3</sup> Ibid. 22.

<sup>4</sup> Ibid. 28.

de la sorte, afin de nous insinuer doucement, par le souvenir de sa passion, que notre roi était un roi pauvre; qu'il descendait sur la terre, non pour se revêtir des grandeurs humaines, mais pour nous apprendre par son exemple à les mépriser<sup>1</sup>; et que comme c'était par sa passion qu'il devait monter sur son trône, aussi est-ce par les souffrances que nous pouvons aspirer aux honneurs de son royaume céleste. C'est ici, c'est ici, chrétiens, où, après vous avoir exposé les divers sentiments des hommes touchant la royauté de Jésus, j'aurais à demander à Dieu la langue d'un séraphin, pour vous exprimer dignement les sentiments de Jésus lui-même!

Certes, je ne puis voir sans étonnement, dans les Écritures divines, que le débonnaire Jésus, qui, durant tout le cours de sa vie mortelle, faisait, pour ainsi dire, parade de sa bassesse; quand il sent approcher son heure dernière, ne parle plus que de gloire, n'entretienne plus ses disciples que de ses grandeurs. Il était à la veille de son infâme supplice. Déjà il avait célébré cette pâque mystérieuse, qui devait être le lendemain achevée par l'effusion de son sang. Son traître disciple venait de sortir de sa chambre, pour aller exécuter le détestable traité qu'il avait fait avec les pontifes. Sitôt qu'il se fut retiré de sa compagnie, mon maître, qui n'ignorait pas son perfide et exécrable dessein, comme s'il eût été saisi tout à coup d'une ardeur divine, parle de cette sorte aux apôtres: «Maintenant, maintenant, dit-il, le Fils de «l'Homme va être glorifié:» *Nunc clarificatus est Filius hominis*<sup>2</sup>. Eh! mes frères, que va-t-il faire? Que veut dire ce Maintenant, demande fort à propos en ce lieu l'admirable saint Augustin<sup>3</sup>? Va-t-il point peut-être s'élever dessus une nuée, pour foudroyer tous ses ennemis! ou bien est-ce qu'il fera descendre des légions d'anges, pour se faire adorer par tous les peuples du monde? Non, non, ne le croyez pas. Il va à la mort, au supplice,

<sup>1</sup> Je ne m'étonne plus, chrétiens, si le Fils de Dieu s'écarte bien loin, lorsque les peuples le cherchent pour le faire roi: *Cum cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum, et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus*<sup>4</sup>: «Sachant qu'ils devaient venir l'enlever pour le faire roi, il «s'enfuit encore sur la montagne lui seul.» La royauté qu'on lui veut donner n'est pas à sa mode. Ce peuple ébloui des grandeurs du monde, a honte de voir dans l'abjection celui qu'il reconnaît pour son Messie; et il le veut placer dans un trône avec une magnificence royale. Une telle royauté n'est pas à son goût; et c'est pourquoi Tertullien a raison de dire: *Regem denique fieri, conscius sui regni, refugit*<sup>5</sup>: «Sachant, «dit-il, quel est son royaume, il refuse celui que l'on lui «présente.» Un roi pauvre, un roi de douleurs, qui s'est lui-même destiné un trône où il ne peut s'établir que par le mépris, n'a garde d'accepter une royauté qui tire son éclat des pompes mondaines. Donnez-lui plutôt une étable, une croix; donnez-lui un roseau fragile; donnez-lui une couronne d'épines

<sup>2</sup> Joan. xiii, 31.

<sup>3</sup> Tract. lxxii, in Joan. n° 2, t. x, part. ii, col. 670.

<sup>4</sup> Joan. vi, 15. — \*\* De Idolat. n° 18.

au plus cruel de tous les tourments, à la dernière des infamies; et c'est ce qu'il appelle sa gloire, c'est son règne, c'est son triomphe.

Regardez, je vous prie, mon Sauveur dans cette triomphante journée en laquelle il fait son entrée dans la ville de Jérusalem, peu de jours devant qu'il mourût. Il était monté sur un âne: ah! fidèles, n'en rougissons pas. Je sais bien que les grands de la terre se moqueraient d'un si triste et si malheureux équipage; mais Jésus n'est pas venu pour leur plaire: et quoi que puisse penser la folle arrogance des hommes, cet équipage d'humilité est certes bien digne d'un roi qui est venu au monde pour fouler aux pieds ses grandeurs. Ce n'est pas là toutefois ce que je vous veux faire considérer.

Jetez, jetez les yeux sur ce concours de peuple de toutes les conditions et de tous les âges, qui accourent au-devant de lui, des palmes et des rameaux à la main, en signe de réjouissance, et qui, pour faire paraître leur zèle à ce nouveau prince, dans une si sainte cérémonie, font retentir l'air de leurs cris de joie: «Béni soit, disaient-ils, «le Fils de David; vive le roi d'Israël:» *Hosanna Filio David; benedictus qui venit in nomine Domini, rex Israel*<sup>1</sup>. Et parmi ces bienheureuses acclamations il entre dans Jérusalem. Quel est ce nouveau procédé, si éloigné de sa conduite ordinaire? et depuis quand, je vous prie, aime-t-il les applaudissements; lui qui étant cherché autrefois par une grande multitude de gens qui s'étaient ramassés des villes et des bourgades voisines, en résolution de le faire roi, comme je vous le rapportais tout à l'heure, s'était retiré tout seul au sommet d'une haute montagne, pour éviter leur rencontre? Il entend aujourd'hui tout ce peuple qui l'appelle hautement son roi; les pharisiens jaloux l'avertissent d'imposer silence à cette populace échauffée: «Non, non, répond mon Sauveur; «les pierres le crieront, si ceux-ci ne le disent «pas assez haut:» *Si hi tacuerint, lapides clamabunt*<sup>2</sup>.

Que dirons-nous, je vous prie, d'un changement si inopiné? Il approuve ce qu'il rejetait; il accepte aujourd'hui une royauté qu'il avait autrefois refusée. Ah! n'en cherchez point d'autre cause; c'est qu'à cette dernière fois qu'il entre dans Jérusalem, il y entre pour y mourir; et mourir à mon Sauveur, c'est régner. En effet, quand est-ce qu'on l'a vu paraître avec une contenance plus ferme et avec un maintien plus auguste, que dans le temps de sa passion? Que je me plais de le voir devant le tribunal de Pilate, bravant, pour ainsi dire, la majesté des faisceaux romains par

<sup>1</sup> Matth. xxi, 9. Joan. xii, 13.

<sup>2</sup> Luc. xix, 40.

la générosité de son silence ! Que Pilate rentre tant qu'il lui plaira au prétoire, pour interroger le Sauveur, il ne satisfera qu'à une seule de ses questions. Et quelle est cette question, mes frères ! Admirez les secrets de Dieu. Le président romain lui demande s'il est véritable qu'il soit roi ; et le Fils de Dieu aussitôt, ayant oui parler de sa royauté, lui qui n'avait pas encore daigné satisfaire à aucune des questions qui lui étaient faites par ce juge trop complaisant, ni même l'honorer d'un seul mot : « Oui certes, je suis roi, » lui dit-il d'un ton grave et majestueux : *Tu dicis, quia rex sum ego*<sup>1</sup> : parole qui jusqu'alors ne lui était pas encore sortie de la bouche.

Considérez, s'il vous plaît, son dessein. Ce qu'il n'a jamais avoué parmi les applaudissements des peuples qui étaient étonnés et du grand nombre de ses miracles, et de la sainteté de sa vie, et de sa doctrine céleste, il commence à le publier hautement, lorsque le peuple demande sa mort par des acclamations furieuses. Il ne s'en est jamais découvert que par figures et par paraboles aux apôtres, qui recevaient ses discours comme paroles de vie éternelle : il le confesse numement au juge corrompu qui, par une injuste sentence, le va attacher à la croix. Il n'a jamais dit qu'il fût roi, quand il faisait des actions d'une puissance divine ; et il lui plaît de le déclarer, quand il est prêt de succomber volontairement à la dernière des infirmités humaines. N'est-ce pas faire les choses fort à contre-temps ? et néanmoins c'est la sagesse éternelle qui a disposé tous les temps. Mais, ô merveilleux contre-temps ! ô secret admirable de la Providence !

Je vous entends, ô mon roi Sauveur ! C'est que vous mettez votre gloire à souffrir pour l'amour de vos peuples ; et vous ne voulez pas que l'on vous parle de royauté que dans le même moment auquel par une mort glorieuse vous allez délivrer vos misérables sujets d'une servitude éternelle. C'est alors, c'est alors que vous confessez que vous êtes roi. Bonté incroyable de notre roi ! que le ciel et la terre chantent à jamais ses miséricordes ! Et vous, ô fidèles de Jésus-Christ ! bienheureux sujets de mon roi Sauveur, ô peuple de conquête que mon prince victorieux a acquis au prix de son sang, par quel amour et par quels respects pourrez-vous dignement reconnaître les libéralités infinies d'un roi si clément et si généreux ?

Certes, je ne craindrai pas de le dire, ce ne sont ni les trônes, ni les palais, ni la pourpre, ni les richesses, ni les gardes qui environnent le prince, ni cette longue suite de grands seigneurs, ni la foule des courtisans qui s'empresment autour de

<sup>1</sup> Joan. XVIII, 37.

sa personne ; non, non, ce ne sont pas ces choses que j'admire le plus dans les rois. Mais quand je considère cette infinie multitude de peuples qui attend de leur protection son salut et sa liberté ; quand je vois que dans un État policé, si la terre est bien cultivée, si les mers sont libres, si le commerce est riche et fidèle, si chacun vit dans sa maison doucement et en assurance, c'est un effet des conseils et de la vigilance du prince : quand je vois que, comme un soleil, sa munificence porte sa vertu jusque dans les provinces les plus reculées, que ses sujets lui doivent les uns leurs honneurs et leurs charges, les autres leur fortune ou leur vie, tous la sûreté publique et la paix, de sorte qu'il n'y en a pas un seul qui ne doive le chérir comme son père ; c'est ce qui me ravit, chrétiens, c'est en quoi la majesté des rois me semble entièrement admirable : c'est en cela que je les reconnais pour les vivantes images de Dieu, qui se plaît de remplir le ciel et la terre des marques de sa bonté ; ne laissant aucun endroit de ce monde, vide de ses bienfaits et de ses largesses.

Eh ! dites-moi, je vous prie, dans quel siècle, dans quelles histoires, dans quelle bienheureuse contrée a-t-on jamais vu un monarque, je ne dis pas si puissant et si redoutable ; mais si bon et si bienfaisant que le nôtre ? Le règne de notre prince, c'est notre bonheur et notre salut. « Ce qu'il daigne régner sur nous, c'est clémence, c'est miséricorde ; ce ne lui est pas un accroissement de puissance, mais c'est un témoignage de sa bonté : » *dignatio est, non promotio ; miserationis indicium, non potestatis augmentum*, dit l'admirable saint Augustin<sup>1</sup>. Regardez cette vaste étendue de l'univers ; tout ce qu'il y a de lumières célestes, toutes les saintes inspirations, toutes les vertus et les grâces, c'est le sang du prince Sauveur qui les attirees sur la terre. Autant que nous sommes de chrétiens, ne publions-nous pas tous les jours que nous n'avons rien que par lui ?

Ce peuple merveilleux, que Dieu en sa bonté a répandu parmi tous les autres, peuple qui habite en ce monde et qui est étranger en ce monde, qui trafique en la terre afin d'amasser dans le ciel : fidèles, vous m'entendez, c'est du peuple des élus que je parle, de la nation des justes et des gens de bien : que ne doivent-ils pas au Sauveur ? Tous les particuliers de ce peuple, depuis l'origine du monde jusqu'à la consommation des siècles ; voyez quelle grande étendue ! ne crient-ils pas jour et nuit et de toutes leurs forces à notre brave libérateur : C'est vous qui avez brisé nos fers, c'est vous qui avez ouvert nos prisons ; votre mort nous a délivrés et de l'oppression et de la tyrannie ;

<sup>1</sup> Tract. II, in Joan. n° 4, t. III, part. II, col. 635.

vos sang nous a rachetés de la damnation éternelle. Par vous nous vivons, par vous nous respirons, par vous nous espérons, par vous nous régnerons. Car la munificence de notre prince passe à un tel excès de bonté, qu'il fait des monarques de tous ses sujets ; il ne veut voir en sa cour que des têtes couronnées.

Écoutez, écoutez le bel hymne des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, qui représentent, à mon avis, toute l'universalité des fidèles de l'Ancien et du Nouveau Testament : douze pour les douze premiers patriarches, et les pères de la synagogue ; et douze pour les douze apôtres, princes et fondateurs de l'Église. Ils sont rois, ils sont couronnés, et chantent avec une joie incroyable les louanges de l'Agneau sans tache, immolé pour l'amour de nous. « O Agneau immolé ! disent-ils, « vous nous avez rachetés en votre sang, vous nous avez faits rois et sacrificateurs à notre Dieu, « et nous régnerons sur la terre ! » *Et regnabimus super terram*<sup>2</sup>. O Dieu éternel ! Chrétiens, quelle est la merveille de cette cour ? Toutes les grandeurs humaines oseraient-elles paraître devant une telle magnificence ? Cet ancien admirateur de la vieille Rome<sup>3</sup> s'étonnait d'avoir vu dans cette ville-maîtresse autant de rois, disait-il, que de sénateurs. Mes frères, notre Dieu tout-puissant nous appelle à un bien autre spectacle, dont nous ferons nous-mêmes partie. Dans cette cour vraiment royale, dans cette nation élue, dans cette cité triomphante que Jésus a érigée par sa mort, je veux dire dans la sainte Église : je ne dis pas que nous y voyions autant de rois que de sénateurs ; mais je dis que nous y devons être autant de rois que de citoyens. Qui a jamais ouï parler d'une telle chose ? C'est tout un peuple de rois que Jésus a ramassés par son sang, que Jésus sauve, que Jésus couronne, qu'il fait régner en régnant sur eux, parce que « servir notre Dieu, c'est régner : » *Servire Deo, regnare est*<sup>3</sup>. O royauté auguste du roi Sauveur, qui partage sa couronne avec les peuples qu'il a rachetés ! ô mort vraiment glorieuse, ô sang utilement répandu, ô noble et magnifique conquête !

Quelques louanges que nous donnions aux victorieux, il ne laisse pas d'être véritable que les guerres et les conquêtes produisent toujours beaucoup plus de larmes, qu'elles ne font naître de lauriers. Considérez, je vous prie, fidèles, les César et les Alexandre, et tous ces autres ravageurs de provinces que nous appelons conquérants : Dieu ne les envoie sur la terre que dans

<sup>1</sup> Apoc. v, 10.

<sup>2</sup> Cynéas, ambassadeur de Pyrrhus : voyez *Plutarch. Vit. Parall. in Pyrrh. et Flor. Rer. Rom. lib. I, cap. XVIII. (Édit. de Déforis.)*

<sup>3</sup> S. Leo. Ep. ad Demetriad. cap. 1

sa fureur. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ils ne sont ici-bas que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée. Ont-ils jamais fait une guerre si juste, où ils n'aient opprimé une infinité d'innocents ? Leurs victoires sont le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins. Ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique. Ah ! qu'il n'est pas ainsi de mon prince ! c'est un capitaine Sauveur, qui sauve les peuples parce qu'il les dompte ; et il les dompte en mourant pour eux. Il n'emploie ni le fer ni le feu pour les subjuguier : il combat par amour ; il combat par bienfaits, par des attraits tout-puissants, par des charmes invincibles.

Et c'est ce qu'explique divinement un excellent passage du psaume quarante-quatrième, que je tâcherai de vous exposer. Renouvelez, s'il vous plaît, vos attentions. Le prophète en ce lieu considère Notre-Seigneur comme un prince victorieux ; et voyant en esprit qu'il devait assujettir sous ses lois un si grand nombre de peuples rebelles, il l'invite à prendre ses armes. « Mettez votre épée, lui dit-il, ô mon brave et valeureux capitaine : » *Accingere gladio tuo super femur tuum*<sup>4</sup>. Et incontinent, comme s'il eût voulu corriger son premier discours par une seconde réflexion (ce sont les mouvements ordinaires de l'expression prophétique) : « Non, non, ce n'est pas ainsi, ô mon prince, ce n'est pas par les armes qu'il vous faut établir votre empire. » Comment donc ! « Allez, lui dit-il, allez, ô le plus beau des hommes, avec cette admirable beauté, avec cette bonne grâce qui vous est si naturelle, » *specie tua et pulchritudine tua*<sup>5</sup> ; « avancez, combattez et régnez ; » *intende, prospere procede et regna*<sup>3</sup>. Puis il continue ainsi son discours : « Que les flèches du Puissant sont perçantes ! tous les peuples tomberont à ses pieds. Ses coups portent tout droit au cœur des ennemis de mon roi » *Sagittæ Potentis acutæ*<sup>4</sup>. Après quoi il élève les yeux à la majesté de son trône et à la vaste étendue de son empire : *Sedes tua, Deus, in sæculum sæculi*<sup>5</sup> : « Votre trône, ô grand Dieu, est établi ès-siècles des siècles ; » et le reste. Et que veut dire ce règne ? quelle est cette victorieuse beauté ? que signifient ces coups, et ces flèches, et ces peuples blessés au cœur ? C'est ce qu'il nous faut expliquer, avec l'assistance divine, par une doctrine toute chrétienne, toute prise des livres sacrés et des écritures apostoliques.

<sup>1</sup> Ps. XLIV, 4.

<sup>2</sup> Ibid. 5.

<sup>3</sup> Ibid. 7.

<sup>4</sup> Ibid. CXIX, 4.

<sup>5</sup> Ibid. XLIV, 8.